



PORTRAIT



Blouse,
Mango.



Conversation avec Jeanne

Quand notre collaborateur, l'écrivain **Simon Liberati**, rencontre, début septembre, à Paris, l'influenceuse, créatrice de la marque Rouje et égérie Mango **Jeanne Damas**, ça fait des étincelles. Discussion à bâtons rompus.

Elle arrive avec cinq minutes de retard au rendez-vous (hôtel Bachaumont, à Paris, non loin de sa première boutique Rouje) et, d'entrée de jeu, me demande de changer de table. Elle préfère être dehors pour fumer. Pas question de refuser, elle a une autorité naturelle, et je manque totalement de repartie. Pourtant, j'appréhende les courants d'air et le bruit de la rue pour mon enregistreur, que je ne maîtrise pas. Je la regarde bouger, elle est grande, impeccable, sans maquillage, une petite asymétrie dans la face que je ne parviens pas à identifier. Sympathique avec un fond de froideur. Jurgen, son agent, et Stéphanie, l'attachée de presse de Mango dont elle est l'égérie, nous surveillent de la table voisine. Bref, c'est une interview ordinaire, un exercice qui ne m'est pas très familier. Je teste l'enregistreur, quand le serveur arrive dans mon dos.

Jeanne Damas: Je veux bien un Coca Zéro. Et vous, cher ami ?

Simon Liberati: Un Coca Zéro aussi... Attendez, j'essaie de faire marcher cette merde, je veux dire mon enregistreur. Je ne comprends pas pourquoi les chiffres défilent comme ça à toute vitesse...

J.D.: Si, si, ça marche...

S.L.: Vous croyez ?

J.D.: Oui. Je ne savais pas que vous collaboriez avec *Grazia*. Je pensais...

S.L.: Pardon ? Oui, vous pensiez ?

J.D.: Non rien, c'est vrai que les écrivains font aussi des choses à côté. Je suis bête...

S.L.: Et vous ? Que faites-vous ?

J.D.: Je suis égérie de la dernière campagne Mango.

S.L.: D'autres artistes ont prêté leur visage pour cette campagne, comme André Saraiva (*ex-graffeur et directeur artistique de boîtes de nuit, dont le Baron, ndlr*). Lui aussi, aime les rencontres...

J.D.: Oui, je l'ai croisé, mais on n'a pas posé ensemble. Nous étions les deux seuls Français. Il y avait aussi une Allemande et une Suédoise, mais je ne les connais pas. C'était cool.

Ils voulaient rentrer dans mon univers...

Enfin, mon univers... Mon quartier, en gros...

Ils m'ont demandé mes trucs, les adresses autour de chez moi.

S.L.: Ici ?

J.D.: Non, canal Saint-Martin, Belleville...

S.L.: En quoi tous ces lieux sont-ils importants pour vous ?

J.D.: Le resto de mon père était un endroit où je pouvais toujours passer et parler avec des gens qui me faisaient à manger. Ça revient tout le temps dans mes rêves, je rêve d'appartement. Je pense que c'est mon moi intérieur qui est attaché aux lieux. Quand je donne une adresse, c'est que cet endroit compte pour moi.

S.L.: Racontez-moi comment tout a commencé. Vous habitiez chez vos parents lorsque vous avez ouvert votre premier blog, sur Tumblr. Comment ce passe-temps d'une mauvaise élève de collègue a évolué, jusqu'à être suivi par plus d'un million de followers sur Instagram.

J.D.: Ce n'était pas prémédité. Mais maintenant, avec le recul, je me dis que je n'avais pas un don, mais que je savais comment communiquer et jouer avec l'image. J'ai commencé à 13 ans, c'était un peu de la télé-réalité : moi, mon



quotidien, mes soirées, mes vacances... Seulement des images. Et bizarrement, alors que je ne venais pas de la jeunesse dorée parisienne, j'ai dû faire rêver des gens qui n'habitaient pas Paris, la province, l'étranger. Je postais des appartements de ouf, des fêtes... un milieu qui faisait rêver, alors que j'étais juste une fille du 12^e arrondissement avec des parents bobo. Voilà pourquoi je parle de télé-réalité : on montre tout un monde, les gens s'imaginent que c'est la réalité, et ça marche comme ça.

S.L.: Vous étiez très sûre de vous. Moi, j'ai toujours un peu de gêne à montrer mes photos, mon appartement, c'est très intime...

J.D.: Je ne me rendais pas trop compte. Mes parents ne savaient pas, sinon ils auraient été furieux. Je faisais ça chez moi, je volais les affaires de ma mère. Avec ses chaussures à talons et quelques copines, on faisait des photos... Mais elle ne le savait pas.

S.L.: C'est transgressif quand même ?

J.D.: Oui, on affiche des choses intimes sur un espace ouvert au monde entier, et nos parents ne le savent pas. Et c'est pour toujours, ça reste. Encore aujourd'hui, je me pose la question quand je vois ces personnes qui postent des photos d'eux sur Instagram avec leurs enfants. Des photos que nous, on n'aime pas voir avec nos parents dans l'album de famille... Eux, c'est pour toujours, ça reste visible pour le monde entier. Moi, mes autoportraits d'ado seront toujours là.

S.L.: Est-ce que vous avez eu des doutes parfois, envie d'arrêter ?

J.D.: Non, c'est vraiment mon truc. En général, les gens qui se montrent sont timides. Ce n'est pas mon cas, même si au début, ça devait être un besoin d'amour, un truc un peu narcissique de jeunesse. On a envie d'être aimé, d'être beau. Heureusement, en grandissant, j'en ai créé quelque chose.

S.L.: Comment expliquer ce passage de jeux interdits d'adolescence à la position que vous occupez aujourd'hui ?

J.D.: Il y a eu un effet boule de neige. Le blog de Tumblr s'est étendu dans mon collège, puis dans les autres collèges parisiens, puis dans les lycées dans toute la France. Puis, il y a des gens à l'étranger, à New York. En parallèle, alors que j'étais au lycée, la marque Comptoir des Cotonniers m'a contactée pour que je pose avec ma mère. Un premier petit pas dans

la mode. Ensuite, il y a eu Yasmine Eslami, une créatrice de lingerie, je ne sais pas si vous connaissez ?

S.L.: Oui, Olivier Zahm (*journaliste, photographe et cofondateur du magazine Purple, ndlr*) m'en a parlé, c'est avec lui que vous avez fait une campagne il y a dix ans.

J.D.: Oui, c'est sa meilleure amie. J'avais 17 ans, sa belle-fille était dans mon lycée, et elle m'a dit « *Ab Jeanne ! on cherche des non-mannequins pour faire des photos de lingerie* ». A cette époque, je ne savais pas qui était Olivier Zahm, ou presque. Et il y a des membres de ma famille qui m'ont dit : « *Mais qu'est-ce qui se passe, Jeanne, il paraît que tu fais des photos de cul* », ils étaient un peu inquiets.

S.L.: Et en fait, ça s'est bien passé ?

J.D.: Oui, j'ai posé, il y avait plein de monde...

S.L.: Haha... Vous voulez dire, il y avait plein de monde, donc ça s'est bien passé ?

J.D.: Ben oui, les gens s'imaginent des trucs. En fait, il y avait la copine d'Olivier Zahm, et tout était super clean... Les gens sont paranos, ils croient

que parce que vous faites des photos déshabillées, vous couchez avec les photographes. C'est pas comme ça que ça marche.

S.L.: Vous pensez quoi de #MeToo ou maintenant de l'affaire Epstein ?

Avez-vous déjà rencontré

des problèmes depuis toutes ces années ?

J.D.: Non, je pense être protégée par mon instinct. Je ne vais pas vers le mauvais. #MeToo a été très important. Désormais, il y a la seconde vague, celles pour qui c'est normal d'être féministes. Je pense qu'elles ne se posent même plus la question.

S.L.: Vous n'avez donc jamais eu de problèmes... Pourtant, vous avez, de prime abord, un profil inquiétant pour des parents : une fille très jeune qui met des photos d'elle sur Internet et qui pose pour des photos de lingerie à 17 ans. On pourrait facilement avoir peur pour vous. Vous m'avez dit être protégée, qu'est-ce que cela signifie ?

J.D.: Oui, par des petits anges. (*Rires.*) Plus sérieusement, j'ai cette garde rapprochée d'amis fidèles qui est très importante pour moi. Quand on est exposée jeune, on a tendance à s'entourer de gens sûrs, de vrais amis, et à les garder. Un cocon bienveillant.

S.L.: Vous aimez les gens bienveillants. Moi, ça m'angoisse...

J.D.: Moi, c'est ma bande qui m'a sauvée des sorties. Par exemple, à 14 ans, je traînais

« Quand on est exposée jeune, on a tendance à s'entourer de gens sûrs, de vrais amis, et à les garder »

JEANNE DAMAS



beaucoup dans les clubs, les soirées...
Et grâce à ma bande, je me suis mamifiée.

S.L.: Mamifiée ? C'est-à-dire ?

J.D.: Je suis devenue une mamie. Tout à l'heure, vous m'avez demandé si j'avais souffert d'avoir été trop exposée ? Je pense que, si à partir de 14 ans vous vous exposez, vous devenez un peu connue virtuellement, il y a un moment où vous souffrez parce que les gens vous reconnaissent, pensent vous connaître et donc ont un avis sur vous, sans même savoir qui vous êtes vraiment. Vous avez alors besoin d'avoir autour de vous des personnes qui vous aiment pour ce que vous êtes.

S.L.: Comme Simon Porte Jacquemus ?

J.D.: On s'est rencontrés quand j'avais 13 ans, via mon blog, justement. A l'époque, nos deux blogs respectifs étaient connus et on a commencé à parler virtuellement, lui et moi. Ce fut un coup de foudre, on s'envoyait des vidéos via nos webcams, et la première fois qu'il est venu à Paris, il avait 15 ans et je suis allée le chercher gare de Lyon, avec l'autorisation de mes parents, à qui j'en avais parlé. A partir de ce moment-là, nos deux carrières ont pris des chemins très instinctifs, et sans études de mode.

S.L.: Vous avez tous les deux plus d'un million de followers sur Instagram, ça veut dire quelque chose pour vous ?

J.D.: Parfois, on me dit : « Tu le vis comment ? » Mais moi, je sais que ce n'est pas moi. On peut penser que je suis « la Parisienne » ou me détester en disant « Elle est idiote, celle-là ». Je m'en fiche, je sais que j'ai ma vie et que ça n'a rien à voir avec les images que j'envoie. Ma vie, je l'adore et je suis connectée à moi, à mes amis, à mon mec, et ça, personne ne me le prendra. Instagram et tout ça, je le fais, mais c'est pas ma vie. Encore plus maintenant que je me connais, que je commence à un peu plus m'aimer, et tout ça...

S.L.: Vous suivez une psychanalyse ?

J.D.: Depuis toujours, depuis que je suis petite... Pour mes parents, la solution a toujours été les psys. Je ne sais pas si ça m'a aidée quand j'étais plus jeune, parce que ce sont mes parents qui m'ont mise là-dedans, mais maintenant, c'est ma propre envie, et je ne pourrais pas m'en passer... Je sais qu'il y a une fin à l'analyse, mais j'aime beaucoup travailler sur moi. Vous avez du feu ?

S.L.: Non, je vais en chercher.

J.D.: Non, j'y vais...

(Jeanne se lève d'autorité et va parler à une table voisine... Je repense au SMS que m'a envoyé quelqu'un qui a travaillé avec elle : « L'effrayant vertige entre l'image que ces filles d'Instagram peuvent tirer d'elles-mêmes, alors qu'il n'y a rien



derrière et que le vide est en fait du côté de leur réel, pas de leur fiction.» *C'est méchant, mais ce n'est pas forcément bien vu. Je pense au contraire que cette jeune femme volontaire qui revient cigarette au bec est dans une forme de séduction plus détachée et plus souveraine que les gens des années 70 à qui elle se réfère, comme Jane Birkin...*)

S.L.: On parle de vous comme d'une influenceuse, d'une it girl ou d'une fille d'Instagram. Est-ce que vous acceptez ces définitions ? Ou sinon, comment vous définiriez-vous ?

J.D.: « Fille d'Instagram », surtout pas !

It girl, c'est un peu péjoratif... Moi, je dirais chef d'entreprise.

S.L.: Vous êtes une femme d'affaires, en fait.

J.D.: Oui, de plus en plus, je m'en suis rendu compte sur le tard. J'ai fait quatre ans d'études de théâtre comme de nombreux mannequins, je me disais que j'avais envie de faire ça. J'ai commencé les castings, puis je me suis dit que ce n'était pas du tout pour moi. Maintenant que j'ai lancé ma marque (*Rouje, ndlr*) et que j'entreprends, je me rends compte que j'ai besoin de contrôler. Je ne pourrais pas du tout être à la merci d'un désir ou... quoi. •